Case
FRC
7924

RÉPONSE

PRÉLIMINAIRE

AU DERNIER OUVRAGE

DE M. NECKER,

OU

LETTRE

D'UN

FRANÇOIS

A

MYLORD PEMBROEK,

à Londres.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXVIII.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

RÉPONSE
PRÉLIMINAIRE
AU DERNIER OUVRAGE
DE M. NECKER.

MYLORD,

Vous demandez ce que fait M. Necker à Paris depuis qu'il n'eſt plus à la tête de l'adminiſtration des Finances ; le voici : il fait des livres. Le dernier qu'il vient de publier eſt ſi gros, qu'on diroit qu'il renferme la ſcience univerſelle ; mais ce qu'il contient n'eſt rien moins que du ſavoir. Des grands mots montés

ſur des échaſſes ; des phraſes quinteſſenciées ; beaucoup de métaphyſique ; une Théologie lourde ; une morale peſante forment ce prodigieux volume.

Ce Livre a pour titre : DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES, Ouvrage qu'on ne devoit jamais attendre de la plume d'un Financier : mais il y a des hommes qui vont toujours ſoit en avant, ſoit en arriere. Celui-ci de Commis devint Miniſtre, & de Miniſtre il eſt devenu Théologien. Ce paſſage de rangs & de talens naît d'une envie démeſurée qu'il a qu'on parle de lui : il n'a jamais pu prendre ſur ſon caractere de ſe faire oublier ; il veut toujours être ſur le Théâtre du monde ; il ne lui importe le rôle qu'il joue, pourvu qu'il ſoit Acteur.

M. Necker eſt, je crois, le premier homme d'Etat, depuis la fondation de la Monarchie, qui ait eu la maladie de la preſſe, & qui, à l'exemple de ces indi-

vidus qui, n'ayant rien à faire, font des livres.

Mais, Mylord, avant que de faire quelques remarques sur cet Ouvrage, il faut que je vous parle d'un trait d'ostentation de sa part, qui n'a pas d'exemples dans l'histoire du cœur humain.

Vous savez qu'il a eu une querelle ministérielle avec M. de Calonne, querelle qui a été l'occasion de plusieurs volumes de part & d'autre. La derniere attaque étoit de la part du transfuge. M. Necker n'ayant pas le tems de lui répondre à cause de son livre, publia à la tête de celui-ci quelques lignes plus vaines qu'un grand Ouvrage rempli de vanité : les voici ces lignes, elles sont en forme d'avis au public.

» J'étois occupé, dit-il, des derniers » soins que l'édition de cet Ouvrage » exigeoit de moi, lorsqu'on a fait pa- » roître un second mémoire de M. de » Calonne. Je l'ai lu ; & je prends ici

» l'engagement de répondre avec évi-
» dence à cette novelle attaque, & de
» maintenir en ſon entier la foi due à
» à la juſtice du compte que j'ai rendu
» au Roi en 1781».

Signé Necker.

Si cet homme n'avoit été enivré d'orgueil, & ſi cette ivreſſe ne l'avoit pas privé de l'uſage de la raiſon, il eût ſu que le mot d'*évidence* dans une queſtion agitée, ne doit ſe placer qu'à la ſuite de la démonſtration au moment de la ſolution.

Rien de plus vain, de dire à la face de l'Univers, avant de répondre à une erreur de calcul, *je prends ici l'engagement de répondre avec évidence à cette nouvelle attaque :* c'eſt-à-dire, en d'autres termes, j'ai raiſon moi ſeul; & M. de Calonne, ainſi que tous ſes partiſans ont tort. Ce trait de vanité eſt d'une petite ame. Un grand homme ne croit

jamais être infaillible, lorſqu'on lui reproche d'avoir mal ſupputé dans les Finances ou dans quelque autre branche d'adminiſtration : il répond, *je verrai, je calculerai, j'examinerai, & ſi je me ſuis trompé, je l'avouerai.* Voilà le grand Miniſtre, voilà l'homme d'Etat; voilà l'honnête homme. L'autre n'eſt qu'un préſomptueux qui ſe fait mépriſer.

J'ai cherché dans cette foule de Miniſtres qui ont fait honneur à la France ſous le régne de Louis XIV, quelques livres de ces hommes d'Etat qui m'appriſſent la réputation qu'ils s'étoient faite dans la république des lettres : mais je n'ai trouvé dans les archives de la Cour, ni dans les Bibliothéques du Royaume, d'autres livres que des teſtamens politiques, ouvrages poſthumes qui ne devoient paroître qu'après leur mort, qui apprenoient aux Rois la ſcience du Gouvernement, & aux hommes d'Etat l'art d'adminiſtrer avec ſageſſe, & il n'en doit pas paroître d'autres de

la part de ceux qui ont dirigé l'Empire. Richelieu, Louvois, Colbert ne laisserent après eux que des maximes propres à soulager le peuple & à enrichir le Royaume. Ces Ouvrages sont dans les mains de tout le monde, il n'y a qu'à les lire. Un Ministre qui auroit fait un Ouvrage sur la Religion, eut passé pour un impie, en politique, du moins; on peut donner ce titre à tout homme qui abandonne le système de l'Etat pour se faire Ecrivain.

Regle générale, Mylord, tout citoyen qui a été à la tête d'un Gouvernement & qui n'y est plus, doit se condamner au silence. Votre grand Pitt, qui parla tant, n'écrivit jamais.

Le Ministre doit discuter, mais jamais imprimer. Il est vrai que M. Necker aujourd'hui n'est rien; mais il a été autrefois quelque chose. Le caractere de Ministre est ineffaçable : tout homme qui l'a été, doit le porter jusqu'au tombeau.

Voici

Voici d'autres réflexions. Par une fatalité attachée à notre ſiecle, la littérature eſt devenue une eſpece de brigandage : c'eſt un Pays livré au pillage, où les Ecrivains de tout rang, de tout état, de toute condition font des deſcentes ; en général le nom d'Auteur eſt ſi mépriſé qu'il renferme en lui une ſorte de ſatyre ; c'eſt qu'on l'a prodigué à des hommes qui ne méritent pas de le porter. Ne ſeroit-ce pas un ſpectacle pour la poſtérité de voir dans le tableau littéraire, le nom de Necker, avec celui du *Couſin Jacques*, ou celui de l'Auteur de l'*Ane*, ou quelques faiſeurs de Roman, ou d'un Auteur d'Almanachs ? Je viens de vous dire, Mylord, que M. Necker a mis ce titre à la tête de ſon Ouvrage des *Opinions Religieuſes*.

D'abord il faudroit ſavoir ce que veut dire le mot d'*Opinion* ; c'eſt ce qu'il ignore, ainſi que le reſte du genre humain ; car il y a des mots dans notre

langue dont on se sert toujours & qu'on ne connut jamais.

Quelqu'un ayant dit à Paschal qu'il y avoit un livre qui avoit pour titre *Della Opinione Regina del mondo*. « J'y » souscris, dit ce Philosophe, sans le » connoître, sauf le mal, s'il y en a. » Mais ce livre ne se trouva point, c'est qu'il n'a jamais été écrit.

Le pouvoir de l'opinion a été reconnu de tout le monde, mais personne n'a dit ce qu'elle est. Socrate, Democrite, Anaxagore, Empedocle & généralement tous les Philosophes, malgré l'existence de la conviction, ont été persuadés qu'on ne peut rien connoître avec certitude : que l'esprit humain n'est pas capable de science, que les sens sont trompeurs, l'entendement trop foible, la vie trop courte ; que la vérité est plongée au fond d'un puits, d'où l'opinion ne peut pas la retirer. Ainsi, il y a apparence qu'elle

y eſt encore malgré le gros livre de M. Necker.

Paſſons à ſon examen. Vous vous propoſez ſans doute, Mylord, d'admirer, ſans même vous donner la peine d'examiner ; car vous autres Anglais, vous êtes prévenus en faveur de cet ex-Miniſtre : témoin les feux de joie que vous fîtes à Londres, lorſqu'il quitta le Miniſtere. La crainte où vous étiez, qu'il pouvoit vous faire du mal, vous fit penſer de lui avantageuſement : voilà votre Gouvernement. Souvent une opinion jettée au hazard le détermine.

Voici les Chapitres que contient ſon Ouvrage.

CHAP. I. Sur le rapport des idées religieuſes avec l'ordre public.

II. Suite du même ſujet. Parallele entre l'influence des idées religieuſes & celles des loix & de l'opinion.

III. Objection tirée de nos diſpoſitions naturelles au bien.

IV. Objection tirée de la bonne conduite de plusieurs hommes irréligieux.

V. Influence des idées religieuses sur le bonheur.

VI. Continuation du Chapitre précédent. Influence de la vertu sur le bonheur.

VII. Des opinions religieuses dans leurs rapports avec les Souverains.

VIII. Objection tirée des guerres & des troubles dont les opinions religieuses ont été l'origine.

IX. Examen d'une autre objection. Jour du repos.

X. Observation sur une circonstance particuliere du culte public.

XI. Que la seule idée d'un Dieu suffiroit pour servir d'appui à la morale.

XII. Qu'il y a un Dieu.

XIII. Suite du même sujet.

XIV. Suite du même sujet.

XV. Sur le respect que la véritable Philosophie doit aux opinions religieuses.

XVI. Suite du Chapitre précédent. Réflexions sur l'intolérance.

XVII. Réflexions sur la morale Chrétienne.

XVIII. Et dernier.

On voit qu'il n'y a aucun de ces Chapitres qui n'ait causé une héréſie, ou n'ait été un sujet de controverse; que toutes ces matieres sont usées, qu'elles ont vieilli sous la plume d'un millier d'Ecrivains, sans qu'elles soient sorties des ténébres où leur obscurité les a placées, & que M. Necker n'est ni assez Métaphysicien ni assez bon Théologien pour leur donner plus de clarté.

Il a calculé la morale de ce livre dans son cabinet, comme il avoit supputé autrefois un calcul de Finance derriere son Comptoir.

Son compte rendu au Roi l'a aveuglé au point de croire qu'il pouvoit rendre compte à l'Europe des ſciences les plus ſublimes ; mais qu'il ſache qu'il n'en va pas ainſi dans les arts libéraux. Un compte de Théologie rendu à toutes les Univerſités de la France, doit ſubir l'examen auſſi rigoureux que ſévere. Il n'eſt plus queſtion de calculs de Finance ; il s'agit des vérités dont chacun doit être perſuadé.

De tout tems les Univerſités ont ſaiſi l'occaſion de relever ces hommes, qui, ſans être Théologiens, ont pris le bonnet ſans être Docteurs.

Je n'ai eu le tems, Mylord, juſqu'ici que de parcourir quelques pages de ce volumineux livre, qui parut il y a deux jours ; & il faut au moins un mois pour le lire avec quelques ſortes de réflexions. Je répondrai peut-être dans la ſuite à chaque Chapitre : en attendant je ne vous

parlerai que de l'introduction à cet Ouvrage. Celle-ci eſt une piece rare. Si j'oſois me ſervir de cette expreſſion triviale, je dirois que M. Necker, pendant 27 pages, s'y donne les violons pour danſer tout ſeul. Il y eſt toujours queſtion de lui : à chaque phraſe c'eſt encore lui. Il place là cette introduction tout exprès pour reudre compte au Public d'une choſe qui lui importe fort peu de ſavoir, c'eſt-à-dire, qu'il eſt ennuyé de n'être plus Miniſtre, & que ſe trouvant hors d'état de tracaſſer dans la politique, il ſe voit obligé de tracaſſer dans la morale-pratique. Sa confeſſion générale là-deſſus ſeroit utile aux hommes, ſi elle ne partoit de l'orgueil & de la vanité de l'individu.

« Mes penſées, dit-il, ne pouvant » plus s'attacher à l'étude & à la recher- » che des vérités qui ont l'avantage po- » litique de l'Etat pour objet ; mon at- » tention ne devant plus ſe fixer ſur les

» diſpoſitions particulieres du bien pu-
» blic, qui ſont néceſſairement unies à
» l'action du Gouvernement, je me ſuis
» trouvé comme délaiſſé par tous les
» grands intérêts de la vie. Inquiet,
» égaré, dans cette eſpece de vuide, mon
» ame encore active, a ſenti le beſoin
» d'une occupation. J'ai eu le deſſein,
» pendant quelques inſtans, de tracer
» mes idées ſur les hommes & ſur leur
» caractere. Il me ſembloit qu'une aſſez
» longue expérience, au milieu des mou-
» vemens qui révélent les paſſions,
» m'avoit appris à les bien connoître:
» mais élevant mes regards, mon cœur
» s'eſt rempli d'une autre ambition, &
» j'ai éprouvé le deſir d'allier à des plus
» hautes penſées, les méditations dont
» j'étois contraint de me ſéparer. Guidé
» par ce ſentiment, j'ai remarqué avec
» ſatisfaction, qu'il exiſtoit une con-
» nexion naturelle entre les diverſes vé-
» rités qui contribuent au bonheur des
» hommes. Nos préjugés & nos paſſions

cherchent

» cherchent ſouvent à les déſunir ; mais
» aux yeux d'un obſervateur attentif,
» elles ont toutes une origine commune.
» C'eſt par les effets d'une ſemblable affi-
» nité que les vues générales d'adminiſtra-
» tion, l'eſprit des loix, la morale & les
» opinions religieuſes ont une étroite
» relation, & c'eſt en entretenant ſoi-
» gneuſement une ſi belle alliance, que
» l'on éleve un rempart autour des tra-
» vaux deſtinés à la proſpérité des États
» & à la tranquillité des Nations ».

Ce premier coup de pinceau, qui paroît être frappé dans le grand, n'eſt autre choſe qu'une rapſodie tirée d'une foule d'Auteurs qui ont écrit avant lui ſur le même ſujet. Ce ne ſont que des mots qui paroiſſent repréſenter des choſes ; mais qui ne diſent rien.

Cependant commençons ceci. *Inquiet*, dit-il, *égaré dans cette eſpece de vuide, mon ame active ſent les beſoins d'une occupation :* mais que ſignifie l'inquiétude

de l'âme, si ce n'est un esprit d'orgueil dont l'homme qui cherche à s'élever, à se distinguer parmi ses compatriotes, sur-tout qui ne pouvant plus être agité par les affaires de la politique, cherche à faire du bruit par la morale.

Quoi ! parce que M. Necker n'est plus à la tête de l'administration, faut-il qu'il tourmente ses lecteurs par des idées métaphysiques, que les gens de lettres & les savans ne sauroient voir comme lui ? Faut-il qu'il fasse élever des doutes sur la morale, comme il en éleva autrefois sur les Finances ?

Il avoue dans cette premiere paraphrase, que sa longue expérience des hommes lui avoit appris à les connoître ; c'est-à-dire, qu'il est plus savant à lui seul, que tous les Philosophes ensemble ne l'ont été, puisqu'ils conviennent dans tous leurs ouvrages, que cette connoissance n'est jamais parvenue jusques à eux.

M. Necker confesse dans ce même endroit, que son cœur s'est rempli d'une autre ambition. Le Lecteur n'aura pas de la peine à s'en convaincre, d'autant plus que ce n'est point la seule dont il ait été agité. Sa vie privée est un exemple perpétuel de son ambition

Passons, Mylord, au second coup de pinceau de cette introduction, qui pour être aussi sublime que le premier, n'en est pas moins un paradoxe dénué de tout fondement. Ce sont des tableaux qui, après avoir frappé l'imagination par des sons harmonieux, ne laissent dans l'esprit que de grands mots vuides de sens.

« On ne peut avoir pris une part ac-
» tive à la conduite des affaires publi-
» ques ; on ne peut en avoir fait l'objet
» suivi de son attention ; on ne peut
» avoir comparé les divers rapports de
» ce grand ensemble avec la disposition
» naturelle des esprits & des caractere ;

» on ne peut enfin avoir observé les
» hommes dans leurs constantes viva-
» cités sans avoir apperçu combien les
» Gouvernemens les plus sages ont be-
» soin d'être secondés par l'influence du
» ressort invisible qui agit en secret sur
» les consciences; ainsi, quand j'essaie
» aujourd'hui de communiquer quelques
» réflexions sur l'importance des opi-
» nions religieuses, je ne suis pas si
» loin de mes idées d'habitude, qu'on
» pourroit le présumer au premier coup-
» d'œil : & puisqu'en écrivant sur
» l'administration des Finances, je n'ai
» rien négligé pour montrer qu'il y
» avoit un rapport intime entre la
» vertu des Gouvernemens & la sagesse
» de leur conduite, entre la morale des
» Princes & la conscience de leurs Sujets,
» je me crois à la suite de ces sentimens
» & de ces pensées, lorsque frappé de
» l'esprit d'indifférence qui regne au
» milieu de nous, je cherche à rattacher
» le devoir des hommes aux principes

» qui en ſont l'appui le plus naturel ».

Il y a ſi loin de la théorie du Gouvernement à la morale-pratique, qu'on peut regarder ce reſſort inviſible qui agit en ſecret ſur les conſciences, comme une maxime qui ne ſe trouve que dans les livres.

Il faudroit bien des affaires pour faire entendre à ceux qui dirigent l'Empire, en quoi conſiſte cette influence, & ſur quelle baze elle appuie.

Il n'eſt pas douteux que la religion décide de la forme du Gouvernement politique, & fait que l'un ne reſſemble pas à l'autre : c'eſt pourquoi le Divan du grand Turc ſe conduit par des principes différens du Parlement d'Angleterre, & que le Conſeil d'État de la France ſe dirige par des maximes différentes du Sénat de Londres.

Il n'eſt pas douteux encore qu'il y a des Religions plus propres les unes que

les autres à faire fleurir des États. Par exemple, il eſt certain que la Religion Proteſtante a l'avantage ſur la Catholique Romaine, parce que dans celle-là, chacun ſe peut marier & avoir des enfans, au lieu que dans l'autre, le nombre prodigieux de célibataires que la Religion y tolère, en diminuant la population, affoiblit l'État politique.

D'ailleurs, comme les Proteſtans ne peuvent pas jouir des charges publiques, & qu'ils n'ont d'autres moyens pour ſe diſtinguer, que leurs richeſſes, ils ſe livrent à l'induſtrie & aux arts qu'ils font fleurir.

Veut-on ſavoir quels ſont les reſſorts qui élevent les Etats à la grandeur? Les voici. Une bonne milice, une excellente marine, une nombreuſe population, une culture fertile, une induſtrie floriſſante, & un commerce avantageux.

J'ai parlé de Religion, parce que tout

ce qui a du rapport à la conſcience du citoyen y eſt extrêmement lié.

Croit-on que l'Angleterre, qui, par ſa navigation & ſon induſtrie, s'eſt élevée au nivau des premieres Puiſſances de l'Europe, ait beaucoup fait uſage de ce moyen dont M. Necker parle dans ſon livre? A peine la nation a-t-elle une Religion : comment pourroit-elle donc ſe ſervir de ce reſſort qui agit ſur la conſcience? car pour avoir de celle-ci, il faut avoir celle-là.

Pour ſe juſtifier de ces penſées abſtraites qui ne ſe trouvent que dans les hommes d'un eſprit ſingulier, il prétend qu'il s'eſt eſſayé long-tems ſur ces majeſtueuſes idées qui lient l'organiſation générale de la race humaine à l'Etre infini : & comme il croit que le lecteur n'ajoutera pas foi à ces recherches abſtraites, qui demandent l'homme d'Etat tout à lui, il le prévient, en diſant : *Ce n'eſt pas, il eſt vrai, dans le rapide cours*

d'une administration toujours agissante, que l'on peut se livrer à de semblables réflexions ; mais elles se forment & se préparent au milieu du tumulte des affaires, & la tranquillité de la retraite vous aide à les approfondir.

En ce cas, on peut dire que jamais écrivain n'a eu moins de loisir de réfléchir sur son sujet. Il n'y a point de retraite pour un homme toujours agité de la plus violente de toutes les passions ; l'ambition de s'élever & de s'aggrandir & de jouer un premier rôle, ne laisse aucune tranquillité à l'âme dans la retraite.

On peut dire que M. Necker n'a jamais tant administré, que depuis qu'il n'est plus Administrateur, & qu'il n'a jamais été plus Financier, que depuis qu'il n'est plus à la tête des Finances. Abîmé dans les calculs ; enfoncé dans les supputations, il n'a pas un moment de loisir à lui. Désespéré de se voir déplacé

placé de l'administration des deniers Royaux, il a voulu faire voir à l'Europe que lui seul pouvoit occuper cette place. De-là cette foule d'idées, cette suite de livres qu'il a publiés : esclave de son imagination, avare de son tems ; livré à une suite d'occupations forcées, à un travail rigide ; à peine a-t-il eu le tems de respirer. S'il appelle cela de la tranquillité, quel nom peut-on donner au trouble & à la confusion d'un esprit toujours agité ?

Le calme après le mouvement, reprend-il, *paroît donc l'époque la plus favorable à la méditation.* Oui ; mais il en faut jouir de ce calme. Et comment en jouirez-vous, pourroit-on lui dire, vous qui gémissez sous le poids des inquiétudes de la vie privée, vous qui après être déchu du rang d'homme d'Etat, êtes dévoré de chagrins *d'être devenu humble sujet de l'Etat ?* Vous enfin qui ne connoissez d'autre gloire que celle d'admi-

niſtrer, ni d'autre bonheur, que celui de commander.

Après avoir tracé par des grands mots la contradiction qu'il y a entre la force que doit avoir le Miniſtre pour diriger l'Empire, & la foibleſſe naturelle attachée à la condition de l'homme, il a recours aux Opinions Religieuſes pour les concilier. Selon lui, tout ſeroit perdu ſi ce lien étoit une fois rompu, & ſi le reſſort inviſible, qui agit ſur les conſciences, n'exiſtoit point.

Mais ce lien eſt-il de toutes les Religions? Eſt-il attaché à toutes les conſciences Religieuſes? En ce cas, on pourroit dire, qu'il y a pluſieurs ſectes qui feroient plus de mal que de bien aux États, c'eſt-à-dire, aux hommes.

La Religion Mahométane qui établit la prédeſtination, détruit toute ſorte d'émulation dans l'Empire Ottoman. On a dit, cela eſt dans les décrets de Dieu, il faut

reſter en repos ; moyennant quoi, on n'y défriche point les terres, on n'y plante point d'arbres ; on n'y fait aucun nouvel établiſſement : ce qui fait que le nombre d'hommes y diminue tous les jours, c'eſt-à-dire, la puiſſance politique. Plus les Mahométans ſe fixent à cette Opinion Religieuſe, & plus ils dégénerent. Voilà la véritable raiſon pour quoi leur Empire, qui, relativement à ſes richeſſes & à ſa grandeur, devroit être le plus puiſſant de l'Univers, eſt le plus foible du monde.

Au Japon, la Religion dominante n'a preſque point de dogmes ; elle ne propoſe à ſes ſectateurs ni Paradis, ni enfer. De quelle importance peuvent donc être les Opinions Religieuſes pour un peuple qui n'attend aucune récompenſe pour le bien qu'il a fait, ni de peines pour les crimes qu'il a commis ? L'idée que l'on peut avoir alors ſur les choſes de cette vie, n'influe en rien ſur les affaires de celle-ci.

L'opinion Religieuſe des Indiens, eſt que les eaux du Gange, ont une vertu ſanctifiante : ceux qui meurent ſur ſes bords, ſont cenſés devoir habiter une région pleine de délices. On envoye des lieux les plus reculés des urnes pleines de cendres des morts, pour les jetter dans le Gange. Qu'importe qu'on vive vertueuſement ou non, on ſe fera jetter dans le Gange ? C'eſt cette Opinion Religieuſe qui empêche les Indiens de devenir un grand peuple, puiſqu'ils ont d'ailleurs tout ce qu'il faut dans leur climat, pour s'élever à la grandeur ; car on ſait que les richeſſes que donne le Ciel, ſont au-deſſus de tous les ſyſtêmes politiques de la terre.

Il y a plus ; l'opinion Religieuſe peut quelquefois changer les vertus en vices. Les Tartares des Gengis-Kan, chez leſquels c'étoit un péché de mettre le couteau dans le feu, de s'appuyer ſur un fouet, de battre un cheval avec ſa

bride, de rompre un os avec un autre os, ne croyent pas que ce fût un crime de violer la foi publique, de ravir le bien d'autrui, de faire injure à un homme, même de le tuer.

Mais pourquoi avoir recours aux Religions des peuples que nous appellons Barbares, tandis qu'il y a une foule de générations civilisées au milieu de l'Europe, auxquelles les Opinions Religieuses ont fait commettre les plus grands crimes? Si on lit l'histoire des révolutions du monde Chrétien, on trouvera qu'elles ont suscité plus de guerres, elles seules, que tous les systêmes politiques des différens Gouvernemens. On s'est battu invinciblement, parce que chaque secte s'est attachée à son Opinion Religieuse inviolablement.

Nos Annales sont pleines des maux dont elles ont rempli le monde : le sang de plusieurs millions de victimes, dont elles ont couvert l'Europe, fume encore.

L'Opinion Religieuſe des Proteſtans dans nos ſiécles modernes, & celle des Catholiques ont été long-temps aux priſes. On ne peut lire ſans frémir les meurtres & les aſſaſſinats qu'elles ont cauſés de part & d'autre, &c. &c.

Et je ſuis bien aiſe, Mylord, avant de répondre méthodiquement au gros volume de M. Necker, de vous faire cette réflexion préliminaire : ce ſera, en attendant ma réponſe, une pierre détachée de ce vaſte édifice compoſé de paroles, dont il vient d'inonder la France.

Je ſuis, &c.

711